

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

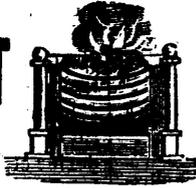
Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES



VOL. I.

SAMEDI, 8 MAI 1841.

No. 25.

PAIEMENT D'AVANCE.

AVIS.—On rappelle à MM. les Abonnés du COIN DU FEU que leur abonnement pour six mois expirera le 21 Mai courant, et qu'ils auront à payer d'ici à ce jour-là pour le semestre suivant, sans quoi ils seront portés dans nos livres, et auront à payer 1s. 3d. de plus pour le semestre ou 2s. 6d. pour l'année.

Ceux qui désirent discontinuer après le présent semestre sont priés d'en donner avis avant le dit 21 Mai, faute de quoi ils seront censés continuer pour un autre semestre.

Le numéro du 22 Mai sera accompagné d'une Table des Matières pour le semestre courant, pour l'avantage de ceux qui voudraient faire relier en deux volumes.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

TROIS VISITES AUX INVALIDES, (suite et fin);
MARTIN GUERRE.

TROIS VISITES AUX INVALIDES.

1705—1806—1840.

Lorsque Rapp se fut approché de Napoléon, celui-ci, lançant un regard sévère à son aide-de-camp, lui dit d'un ton de reproche mais de manière à n'être entendu d'aucun autre :

— Cette fois encore tu n'a pas eu la patience de m'attendre.

Puis après avoir fait quelques pas, il s'adressa à tous en disant du ton le plus affable :

— Approchez vous, messieurs les officiers ; approchez-vous, monsieur le maréchal ; et vous, mes vieux camarades, (il appelait ainsi les invalides), entourez-moi ! Vous allez m'aider à récompenser dignement trois générations de héros ! Voilà trois braves, ajouta-t-il en désignant le père Maurice, Jérôme et Cyprien, qui ont combattu à trois journées également glorieuses pour la France : à Friedlingen, à Raucour et à Fleurus. La même récompense doit leur être décernée, car ces trois grandes batailles sont sûres. Mon cher maréchal, dit il à Serrurier, veuillez me prêter votre croix. Je vous la rendrai demain, ajouta-t-il en soufiant. Donne-moi la tienne, dit il à Rapp.

Ayant reçu les deux croix, Napoléon donna l'une à Jérôme, et l'autre à Cyprien ; puis, détachant la sienne, il la fixa sur la poitrine du centenaire, au dessous des deux petites épées en croix dont le médaillon la décorait déjà, et il lui dit avec bonté :

— Mon vieux camarade, je regrette de n'avoir pas acquitté plus tôt envers vous cette dette de la France.

— Vive l'empereur !...vive l'empereur !... s'écrièrent les invalides.

— Sire, dit le centenaire d'une voix que le ravissement rendait encore plus tremblante, vous parez mon tombeau, et vous me rendez tout glorieux d'avoir donné à mon pays deux fils dont votre majesté vient de payer si honorablement les services.

— Mon brave, répondit Napoléon en tendant au père Maurice sa main, que celui-ci saisit et sur laquelle il posa respectueusement ses lèvres, je vous le répète, je ne fais que payer la dette de la patrie, car moi aussi je suis un soldat, et c'est à elle que je dois tout. Puis s'adressant au gouverneur : Monsieur le maréchal, reprit-il en souriant, venir aux Invalides sans rendre visite à mes vieux camarades, ce serait aller à Rome sans voir notre saint-père le pape (1). Veuillez m'accompagner.

Chemine faisant, l'empereur ayant témoigné le désir de parcourir la lingerie, toujours accompagné de Rapp, du gouverneur et de son état-major, il commença par visiter cette partie essentielle de l'établissement alors confiée à une personne que Napoléon connaissait : Mme Charles (2). En entrant il s'extasia tout d'abord sur l'ordre admirable qui régnait dans les cases numérotées, où était rangés les chemises et les mouchoirs des soldats. Il questionna la directrice sur l'emploi et la durée de chaque

(1) Dans le long séjour que le maréchal Serrurier avait fait précédemment tant à Rome que dans les autres parties de l'Italie (de 1795 à 1799), il n'avait jamais eu l'occasion de voir le pape.

(2) Cette dame avait un cautionnement de 50,000 fr. ce qui ne doit pas surprendre si l'on vient à songer que le matériel de la lingerie des Invalides vaut plus de 200,000 fr. A l'école de Saint-Cyr, c'est la veuve d'un colonel ou même d'un maréchal-de-camp qui remplit cet emploi.

chose, avec toute la sollicitude d'une femme de ménage; enfin, il demanda à Mme Charles :

—Combien chacun d'eux a-t-il de chemises ?

—Trois, sire.

—Trois ! Une sur le soldat, une au blanchissage et l'autre dans la case, ce n'est pas assez. Madame, je veux que dorénavant vos pensionnaires en aient cinq. Et se retournant vers le gouverneur : Entendez-vous, monsieur le maréchal, cinq chemises ! je décrète cela.

Après s'être entretenu un instant encore avec la directrice, il fit quelques pas pour sortir, mais arrivé à la porte, il s'arrêta et dit à cette dame :

—Lorsque votre linge revient du blanchissage, dans quel ordre le placez-vous dans les cases ?

Celle-ci ayant souri de la singularité de la question, Napoléon en souriant lui-même, ajouta :

—Pourquoi riez-vous ?

—Mais, sire, je place toujours mon linge tel que votre majesté l'a vu.

—Ce n'est pas cela que je veux savoir : ce que j'entends, c'est qu'il faut toujours mettre le linge qui revient sous l'ancien. De cette façon il se trouve également fatigué et arrive en même temps à son dépérissement. Et puis le soldat le trouve parfaitement sec ; me comprenez-vous ?

—Parfaitement, sire, c'est toujours ainsi que nous faisons. Mais en vérité, votre majesté me permettra de lui exprimer mon étonnement de ce qu'elle a connaissance de soins qui ne sont le fait que d'une mère de famille.

—Ma chère dame, c'est que le général doit être la mère du soldat, comme il en est le chef. Il est de son devoir de s'occuper de tout ce qui peut améliorer un état qui n'est pas moins malheureux en réalité pour être le premier état du monde dans l'histoire. Vous devez me comprendre.

Mme Charles avait fait la révérence, sans ajouter un mot. Napoléon avait commencé cette réponse avec une sorte de gaieté, mais aux dernières paroles, sa physionomie avait pris une expression grave. Il porta la main à son chapeau et sortit de la lingerie en laissant ses habitantes heureuses et charmées de cette apparition.

C'était à l'infirmerie, vers laquelle il se dirigea ensuite, qu'était réservée à l'empereur une de ces impressions douloureuses que son âme devait ressentir profondément, comme soldat, comme souverain, comme politique. Au moment d'y pénétrer, il hésita : il semblait craindre de franchir cette porte au delà de laquelle un spectacle affligeant allait bien certainement s'offrir à ses yeux. Enfin il entra ; mais ceux qui étaient près de lui et qui observaient son

visage le virent pâlir lorsque ses regards parcoururent cette triple rangée de lits où tant de braves achevaient de mourir. Rien ne peut, à l'infirmerie des Invalides, égaler la sollicitude des médecins et la prévenance des infirmières si ce n'est la sérénité des malades. Serait-ce qu'épurés par vingt baptêmes de sang, tous quittent ce monde comme sûrs de celui où ils vont entrer ? Toujours est-il que rien de contracté ni de convulsif ne se fait remarquer sur le visage des agonisants.

Napoléon alla droit à un malade qu'il vit entouré de plusieurs personnes parmi lesquelles se faisait remarquer l'abbé Pichot (1). Il assistait aux derniers moments d'un vieux sous-officier plus que centenaire. Cet invalide avait fait toutes ses campagnes sans avoir reçu la moindre blessure ; l'âge seul l'avait amené lentement sur cette couche de douleur ; ses petits enfants, en pleurs, étaient agenouillés au pied de son lit, car le médecin s'était éloigné du moribond en disant au prêtre : " Cet homme d'a plus affaire qu'à vous ! " L'empereur s'approcha du vieux soldat et se découvrit ; et lorsque l'abbé Pichot, aidé des infirmiers, souleva le corps décrépît du mourant, et que lui-même courbé sous le poids des ans, se baissa, soutenu par deux des assistants, pour donner le saint-viatique au moribond, qui l'implorait du regard, on eût dit la scène la *Communion de Saint Jérôme*, chef-d'œuvre du Dominiquin, qui se passait en réalité. Napoléon s'était incliné, comme tous ceux qui étaient présents ; et lorsqu'il releva la tête, on put voir sur ses joues pâles la trace de deux larmes qui avaient coulé pendant la cérémonie suprême. Lui aussi il disait quinze ans plus tard à son aumônier, l'abbé Vignani, à sa dernière heure : " Toute la science de la vie est d'apprendre à bien mourir. "

Napoléon quitta l'infirmerie sans prononcer une parole ; mais arrivé sur le palier, serrant vivement le bras du maréchal, il lui dit à voix basse et d'un accent ému :

—Il m'a semblé tout à l'heure recevoir encore le dernier adieu de mon père !

En descendant les degrés le gouverneur lui apprit que ce vieux sous-officier était malade depuis dix-huit mois, et que durant ce temps il s'était vu mourir organe par organe, sans avoir pu trouver dans son lit une position tenable qui donnât un instant de répit à ses souffrances.

—Et voilà ce qu'on appelle mourir de sa belle mort ! dit Napoléon à Rapp, qui marchait à ses côtés. Alors, qu'est-ce donc que l'horrible mort ?

(1) Alors premier aumônier des Invalides.

—Sire, c'est bien certainement la mort à laquelle votre majesté vient d'assister.

—Oui, mourir de sa *belle mort*, c'est lorsqu'un boulet de canon vous jette à bas, sans douleur, sans angoisse.

—J'espère bien, reprit Rapp, que je ne finirai pas autrement.

—Et moi, je le souhaite !

—Sire, bien obligé, dit Rapp avec une inclination de tête.

—Nigaud, répliqua Napoléon en tirant doucement la moustache de son aide-de-camp, c'est pour moi que je parle.

Cependant l'éveil avait été donné dans tout l'hôtel. En apprenant que leur empereur était au milieu d'eux, les invalides avaient été sourds à la voix de leurs supérieurs, aux réglemens de la discipline, et tous étaient sortis de leurs chambrées pour se repandre dans les cours en criant : « Vive l'empereur ! » En un instant Napoléon se vit entouré, pressé ; c'était un concert d'acclamations, c'était à qui approcherait le plus près de Napoléon, c'était à qui lui rappellerait une victoire, une triomphes :

—Mon empereur ! s'écriaient-ils en parlant tous ensemble, j'étais avec vous à Toulon !—Moi, au passage du Saint-Bernard !—Vous souvient-il de celui de la Trébia ?—Vous m'avez parlé à Aboukir !—J'ai partagé mon pain avec vous à Rovaredo !—J'ai ramassé votre chapeau à Marengo ! J'étais à Austerlitz ! etc.

Napoléon souriait aux souvenirs de ces Xénophon improvisés, et tâchait de répondre à chacun d'eux et s'informait s'ils étaient contents et si ses intentions paternelles étaient ponctuellement suivies.

Ce fut une touchante inspection que celle que Napoléon passa ce soir-là ! et cependant personne n'eût reconnu dans cette petite armée de braves, mutilés, chancelants, les jeunes brillants vainqueurs de l'Amérique, de l'Italie, de l'Égypte et de l'Allemagne ! Comment, sous ces chapeaux déformés, sous ces larges habits aux retroussis mal agrafés, comment recomposer par la pensée le grenadier de la vieille garde, le guide audacieux, le hussard intrépide, le svelte lancier, le carabinier aux formes herculéennes, avec l'imposant bonnet à poils, la pelisse écarlate, l'aigrette polonaise, le casque romain, la cuirasse d'or ? Et cependant, parmi ces soldats, il en était quelques-uns qui s'étaient trouvés en position d'épouser quelque baronne allemande, quelque comtesse italienne, mais qui avaient mieux aimé rester fidèles à la gloire, tant elle était belle et généreuse pour ses

favoris sous la république, sous le consulat et sous l'empire !

Enfin, après une demi-heure passée au milieu de ces braves, l'empereur fit un signe à Rapp et dit au maréchal qu'il se voyait à regret forcé de le quitter. Aussitôt, sur un ordre du gouverneur, la foule s'ouvrit respectueusement, et l'empereur put gagner librement la grille de sortie. Rapp avait eu la précaution de faire reconduire les chevaux de main aux écuries du Carrousel, de faire venir une voiture et d'envoyer à l'École-Militaire commander une escorte de chasseurs de la garde. Napoléon monta en voiture avec son aide-de-camp aux cris de *Vive l'empereur !* que les échos de la Seine répétaient encore sur son passage.

—Voilà une des plus heureuses soirées de ma vie, dit-il à Rapp. Tiens ! s'écria-il en lui faisant remarquer la nappe de feux produite devant le portique de l'hôtel par la lueur des torches que les invalides tenaient élevées, c'est comme à Austerlitz, j'espère que tu dois t'en souvenir ! (1)

—Si je m'en souviens, répondit Rapp en mettant la tête à la portière ; je m'en souviens comme si c'était hier.

—Et moi comme si ce devait être demain. Je me rappellerai longtemps cette visite, ajouta Napoléon ; je voudrais pouvoir passer ma vie aux Invalides.

—Et moi, je voudrais être sûr d'y être enterré, repartit l'aide-de-camp avec sa franchise ordinaire.

—Qui sait ! fit en souriant Napoléon, cela peut arriver.

—Au moins aurais-je la certitude de n'être pas là en mauvaise compagnie, reprit Rapp ; et c'est toujours quelque chose.

—Ah ! ah ! monsieur le frondeur, s'écria Napoléon en pinçant l'oreille de l'aide-de-camp, je sais pourquoi vous dites cela : c'est encore une allusion à la visite que j'ai faite l'autre jour à St-Denis. Eh bien ! à la place de Louis XIV, au lieu de m'y laisser enterrer (car, après tout, Saint-Denis n'est qu'un réceptacle de rois fainéants,) j'aurais voulu qu'on me déposât aux Invalides, entre Turenne et Vauban. C'est son œuvre à lui l'hôtel des Invalides ! Ne penses-tu pas comme moi ?

Rapp ayant fait un signe de tête négatif, Napoléon ajouta :

—Et je trouverais des gens de mon avis, ne fût-ce que ce brave père Maurice !

(1) On sait que ce fut Rapp qui, blessé grièvement vint annoncer à l'empereur le gain de cette bataille, et que Gérard consigna ce fait dans un admirable tableau.

III.

Trente-quatre ans après cette visite, par un magnifique soleil d'hiver, le 15 décembre 1840, un char funèbre, surchargé de couronnes d'immortelles, précédé des bannières de la France et suivi des débris vivants de ses quarante armées, passait lentement sous l'arc de triomphe de l'Étoile. Ce sarcophage, entouré de tant de pompe militaire et reçu aux bruyantes acclamations de tout un peuple, renfermait la dépouille mortelle de l'homme qui, dans l'espace de quinze années, avait réuni, à lui seul, la gloire d'Alexandre, de César, de Charlemagne et de Louis XIV ! Napoléon mort allait prendre, sous le dôme des Invalides, la place que, de son vivant, il y avait marquée pour les héros.

La veille de ce jour et tandis qu'à la clarté des étoiles quelques vieux guerriers erraient silencieusement autour du temple élevé par le grand roi, ceux-ci crurent voir se jouer dans les plis frémissants du pavillon tricolore planté au-dessus du portail le génie d'Austerlitz, et la hampe de drapeau se courber sous de formidables efforts ; puis, au milieu de ce silence profond, ils crurent entendre dans l'air comme le vol d'un oiseau et voir une ombre colossale se poser au sommet de l'édifice. Alors, dans leur croyance que Napoléon ne pouvait pas mourir, ils pensèrent que ce devait être l'ombre de l'empereur, qui voulait étreindre encore une fois, comme il l'avait fait à Fontenoy, le glorieux symbole qu'il portait au milieu de la mitraille de Waterloo. En effet, l'ombre de Napoléon dut s'emouvoir en passant sous les arceaux du temple hospitalier. Elle aura reconnu ces étendards que le dieu des armées se plaisait à accorder à l'intrépidité de ses enfants. Dans les rangs éciaircis de ces vétérans mutilés qui vinrent pleurer au pied de son catafalque, elle aura reconnu quelques uns de ces fiers compagnons qui l'avaient suivi jadis sur la crête des Alpes et des Pyrénées, sur les sables de la Syrie et jusques dans les neiges de la Russie. Elle leur aura souri, et comme autrefois leur aura dit : " Soldats, je suis content de vous ! "

Le soir de cette tardive apothéose, lorsque la foule se fut tristement retirée de l'enceinte sacrée, lorsque le murmure de ses mille voix se fut effacé, que la solitude fut devenue complète et le silence profond, un invalide, presque centenaire, aveugle, et ne marchant qu'à l'aide de deux jambes de bois, entrait avec recueusement dans la chapelle ardente où reposait le corps de Napoléon. Arrivé à grand-peine jusqu'au pied du catafalque impérial, il voulut qu'on le débarrassât de ses jambes de bois, afin qu'il pût mieux s'agenouiller ; puis se prosternant, et, de son front chauve, frappant les degrés, on entendit, mêlés à des sanglots,

les mots de Dieu, d'Empereur, de Père, sortir de sa bouche en bégaiements inarticulés. Enfin, lorsque deux invalides, après avoir arraché leur vieux camarade à sa poignante douleur, traversèrent la chapelle pour se retirer, on remarqua que les officiers supérieurs de l'hôtel se découvrirent respectueusement sur le passage du v. illard.

Cet invalide qui venait de rendre ce dernier hommage à la dépouille mortelle de Napoléon était Cyprien, le petit-fils du père Maurice.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

MARTIN GUERRE.

On a coutume de s'étonner de la ressemblance frappante qui existe quelquefois entre deux personnes étrangères l'une à l'autre : c'est le contraire qui devrait surprendre. En effet, comment ne pas admirer cette puissance de création si infinie dans sa variété, qu'elle ne cesse de produire des combinaisons toujours diverses avec des éléments toujours les mêmes ? Plus on réfléchit sur cette prodigieuse fécondité de formes, plus on en demeure stupéfait. D'abord, chaque peuple a son type distinct et bien caractérisé, qui le sépare des autres races d'hommes. Ainsi il y a le type anglais, le type espagnol, le type allemand, le slave, etc. ; puis, dans un peuple, il y a les familles, distinguées entre elles par des traits moins généraux, mais bien prononcés encore ; puis enfin les individus de chaque famille, que différencient des nuances plus ou moins tranchées. Quelle multitude de physionomies ! Quelle prodigieuse multiplicité d'empreintes dans les innombrables épreuves de la face humaine ! des modèles par millions, et point de copies. En présence de ce spectacle toujours nouveau, qu'est-ce donc qui doit nous inspirer plus d'étonnement, l'éternelle diversité des figures, ou la ressemblance fortuite de quelques individus ? Est-il impossible que d'une extrémité du monde à l'autre, il se trouve, une fois par hasard, deux personnes dont les traits soient formés sur un moule semblable ! Non, sans doute ; aussi, ce qui doit nous paraître plus surprenant, ce n'est pas que ces personnes existent en tel ou tel lieu de la terre, c'est qu'elles se rencontrent sur le même point, et qu'elles s'offrent ensemble à nos yeux, si peu habitués à de telles ressemblances. Beaucoup de fables ont été bâties sur ce fait, depuis Amphitryon jusqu'à nos jours ; l'histoire en a aussi présenté quelques exemples, tels que ceux du faux Dmitri en Russie ; de Perkins Warbeck en Angleterre, et de plusieurs autres imposteurs célèbres : mais l'a-

venture que nous offrons à nos lecteurs n'est pas la moins curieuse, ni la moins étrange.

Le 10 août 1557, jour néfaste dans l'histoire de notre pays, le canon grondait encore, à six heures du soir, dans les plaines de Saint-Quentin ; les troupes françaises venaient d'être détruites par les forces réunies de l'Angleterre et de l'Espagne, que commandait le fameux capitaine Emmanuel Philibert, duc de Savoie. L'infanterie entièrement écrasée, le connétable de Montmorency fait prisonnier avec plusieurs généraux, le duc d'Enghien blessé à mort, la fleur de la noblesse moissonnée, tels furent les tristes résultats d'une bataille qui plongea la France dans le deuil, et qui aurait brisé la couronne de Henri II, si le duc de Guise n'eut pris l'année suivante une éclatante revanche.

Dans un petit village situé à un quart de lieue du champ de bataille, on entendait avec horreur les gémissements des mourants et des blessés qu'on y avait transportés : les habitants avaient cédé leurs maisons pour servir d'ambulance ; deux ou trois chirurgiens-barbiers parcouraient ces demeures ordonnant un peu lestement des opérations qu'ils confiaient à leurs aides, et chassant de temps en temps quelques fuyards qui avaient trouvé moyen de se renfermer avec les blessés, sous prétexte de prodiguer leurs soins à des amis ou à des parents qui leur étaient bien chers. Déjà ils avaient expulsé un bon nombre de ces pauvres diables, quand ils ouvrirent la porte d'une petite chambre où gisait sur une natte grossière un soldat baigné dans son sang, qu'un autre soldat surveillait avec une extrême sollicitude.

— Qui es-tu ? dit l'un des chirurgiens au blessé ; je ne te reconnais pas pour faire partie de nos bandes françaises.

— Hélas ! secourez-moi ! cria le patient, secourez-moi ! et que Dieu vous bénisse.

— D'après les couleurs de ce justaucorps, reprit l'autre chirurgien, je gagerais que ce maraud appartenait à quelque gentilhomme espagnol ; par quelle méprise l'a-t-on porté ici ?

— Par pitié ! murmura le malheureux ; je souffre tant !

— Fi ! s'écria le dernier interlocuteur en le poussant du pied, crève comme un chien, misérable !

Cette action, à laquelle répondit un gémissement sourd, révolta l'autre praticien.

— Après tout, c'est un homme ; c'est un malade qui implore nos secours !... laissez-moi avec lui, René.

René sortit en murmurant, et celui qui restait se mit en devoir de visiter la blessure. C'était un horrible coup d'arquebuse qui avait traversé la

jambe et brisé l'os ; l'imputation était indispensable.

Avant d'y procéder, le chirurgien se tourna vers l'autre soldat, qui s'était retiré dans l'angle le plus obscur de la petite chambre.

— Et toi, qui es-tu ?

Celui qu'on interrogeait s'avança et se montra au jour ; il n'y avait pas besoin d'autre réponse. Il ressemblait si parfaitement à son compagnon, qu'on devait d'abord les reconnaître pour deux frères et même pour deux frères jumeaux. Tous deux étaient d'une taille au dessus de la moyenne ; ils avaient le teint olivâtre, le front élevé, les yeux noirs, le nez aquilin, le manton fourchu, la lèvre inférieure légèrement saillante, le dos un peu vouté, mais ce défaut n'avait rien de disgracieux ; l'ensemble de leurs personnes respirait la force, et n'était pas sans une mâle beauté. Jamais on ne vit une conformité si complète ; l'âge aussi paraissait se rapporter ; on n'aurait pas donné plus de trente-deux ans à l'un et à l'autre ; les seules différences que l'on pût remarquer entre eux, outre la pâleur répandue sur le visage de l'homme couché à terre, c'était d'abord la maigreur de celui-ci, contrastant avec l'embonpoint modéré de l'autre ; puis une large cicatrice que le blessé avait au sourcil droit.

— Ayez soin de l'âme de votre frère, dit le chirurgien au soldat qui se tenait debout ; car je le plains si elle est en même danger que son corps.

— N'y a-t-il donc aucun espoir ? demanda le Sosie du blessé.

— La plaie est trop large et trop profonde, répondit l'homme de l'art, pour être cautérisée par l'huile bouillante, suivant l'ancienne méthode ; *delenda est causa mali*, il faut extirper la cause du mal, comme dit maître Ambroise Paré ; je dois plutôt *secare ferro*, c'est-à-dire lui couper la jambe. Dieu veuille qu'il survive à l'opération !

Tout en cherchant ses instruments, il regardait en face le frère supposé de la victime, il ajouta :

— Mais comment se fait-il que vous portiez tous deux le mousquet dans des rangs opposés, car je vois que vous êtes des nôtres, tandis que ce malheureux porte les couleurs espagnoles.

— Oh ! ce serait une longue histoire à vous raconter, répondit l'autre en secouant la tête ; moi, j'ai suivi naturellement la carrière qui m'était ouverte, et je me suis enrôlé volontairement sous les drapeaux de notre roi et seigneur Henri deuxième du nom ; quant à celui que vous avez si bien reconnu pour mon frère, comme il est né en Biscaye, il s'est trouvé attaché à la maison du cardinal de Burgos, et par suite à celle du frère de ce

cardinal, qui l'a forcé de le suivre à la guerre. C'est sur le champ de bataille que je l'ai rencontré, au moment où il venait de tomber, je l'ai dégagé d'un monceau de cadavres, et je l'ai moi-même apporté ici.

Pendant ce récit, la physionomie de ce personnage trahissait une secrète agitation ; mais le chirurgien n'y prit pas garde. Ne trouvant pas parmi ses outils ceux qui lui étaient nécessaires : " C'est mon confrère, s'écria-t-il, qui les aura emportés !... il n'en fait jamais d'autres, par jalousie de ma renommée ; mais je le rejoindrai... De si bons instruments ! qui fonctionnent tout seuls, et qui seraient capables de donner de l'habileté à un ignorant comme lui !... — Je serai ici dans une heure ou deux : du repos, du sommeil, aucune agitation, rien qui puisse enflammer la blessure ; et quand l'opération sera proprement faite, vous verrez... A la grâce du Seigneur !

Puis il se dirigea vers la porte, confiant le pauvre diable aux soins de son frère.

— Eh ! mon Dieu ! ajouta-t-il en hochant la tête, avec l'aide d'un miracle, il en réchappera peut-être.

A peine le chirurgien fut-il dehors, que le soldat valide examina curieusement le visage du blessé.

— Ouï, murmura-t-il entre ses dents ; on me l'avait bien dit qu'il y avait dans l'armée ennemie un homme à qui je ressemblais trait pour trait... C'est que vraiment c'est à s'y méprendre... On dirait un miroir qui me renvoie ma propre figure. J'ai bien fait de le chercher dans les derniers rangs des troupes espagnoles ; et, grâce à ce compagnon qui l'a abattu si à propos d'un coup d'arquebuse, j'ai pu, en emportant son corps à l'écart, me soustraire aux périls de la mêlée.

Mais ce n'est pas tout, pensa-t-il en observant toujours la figure souffrante du malheureux amputé ; ce n'est pas tout que d'être sorti de là ! Je n'ai rien au monde, je ne possède rien ; sans asile, sans ressource, gieux de naissance, aventurier de fortune, je me suis enrôlé, et j'ai mangé le prix de mon enrôlement ; j'espérais le pillage, et nous voilà en pleine déroute ! Que faire ? Me jeter à l'eau la tête la première ? Non, certes : autant valait mourir de la poudre à canon. Mais ne puis-je tirer parti du hasard pour me créer une condition sortable, mettre à profit cette étrange ressemblance, et me servir de cet homme que le ciel a jeté dans ma route, et qui n'a plus que quelques instants à vivre ?

Tout en faisant ces réflexions, il se pencha sur le corps du blessé en riant d'un rire sardonique ;

on eût dit Satan guettant au passage l'âme d'un damné qui ne peut lui échapper.

— Hélas ! hélas ! criait le patient ; que Dieu ait pitié de moi ! ma fin est proche, je le sens.

— Bah ! camarade, chassons les idées noires... Une jambe vous fait souffrir... on vous l'enlèvera... ne pensons plus qu'à l'autre, et confions-nous à la Providence.

— J'ai soif... par grâce, une goutte d'eau !..

Une fièvre violente venait de se déclarer. Le garde-malade regarda autour lui, et vit une cruche pleine d'eau, vers laquelle le moribond étendait une main défaillante. Une idée vraiment infernale traversa son esprit. Il versa de l'eau dans une gourde qu'il portait à sa ceinture. et l'apporta des lèvres du patient, puis il la retira.

— Oh ! j'ai soif... cette eau... par pitié... ah ! donne, donne...

— Mais à une condition : c'est que tu me raconteras toute ton histoire.

— Oui, mais donne...

L'autre lui laissa boire une gorgée ; puis le pressa de questions sur lui, sur sa famille, ses amis, sa fortune, et le força d'y répondre, en tenant suspendu devant ses yeux le breuvage qui devait apaiser le feu dévorant de ses entrailles.

Après cet interrogatoire. souvent entrecoupé, le malade retomba épuisé et presque sans connaissance.

Son compagnon n'étant pas encore satisfait, imagina de le ranimer en lui faisant avaler quelques gouttes d'eau-de-vie ; cette boisson excitante ranima la fièvre et remonta le cerveau au degré d'exaltation nécessaire pour que de nouvelles réponses succédassent à de nouvelles questions. Les doses du spiritueux furent redoublées plusieurs fois, au risque d'abrèger les jours du malheureux. Dans un état voisin du délire, il sentait sa tête embrasée d'un feu ardent ; ses souffrances cédaient à la violence d'une irritation fébrile qui le reportait en d'autres lieux, en d'autres temps, jusqu'aux jours de sa jeunesse, et jusqu'au pays où il avait vécu. Mais une sorte de réserve enchaînait encore sa langue : ses sentiments intimes, les détails secrets de sa vie passée n'étaient point encore venus sur ses lèvres ; et cependant une crise pouvait l'enlever d'un moment à l'autre. Le temps pressait : déjà le jour commençait à baisser, lorsque l'impitoyable interrogateur eut l'idée de profiter de cette obscurité. Il réveille par quelques paroles solennelles les idées religieuses du patient, frappa son imagination de terreur en lui parlant des peines de l'autre vie et des flammes de l'enfer ; et, secondé par les transports où il l'avait jeté, il parut aux yeux du mourant

comme un jugé chrétien qui allait le livrer à la damnation éternelle, or lui ouvrir les cieux. Enfin, pressé, torturé, écrasé par l'ascendant d'un homme dont la voix tonait à son oreille comme celle d'un ministre de Dieu, le mourrant lui livra tous ses aveux, tous !... et lui fit sa confession.

Quelques minutes après, le bourreau, car on pouvait l'appeler ainsi, se pencha sur la victime, ouvrit ses vêtements, y prit quelques parchemins et quelques pièces d'argent ; il fit ensuite un mouvement pour tirer sa dague, mais il se retint ; puis repoussant dédaigneusement le corps, comme l'avait fait le premier chirurgien :

—Je pourrais te tuer, lui dit-il ; mais ce serait un meurtre inutile ; j'avancerais de quelques heures tout au plus ton dernier soupir et mes droits à ton héritage.

Et il ajouta d'une voix moqueuse :

—Adieu, frère :

Le moribond exhala un faible gémissement, et l'aventurier sortit de la chambre.

Quatre mois après cette scène, on voyait devant la porte d'une maison située à l'extrémité du village d'Artigues, près de Rieux, une femme assise qui jouait avec un enfant de neuf à dix ans. Jeune encore, elle avait le teint brun des femmes du Midi ; sa belle chevelure noire retombait en larges boucles autour de sa tête ; le feu caché des passions se trahissait quelquefois par l'éclat de ses regards ; mais une nonchalance habituelle et une sorte de langueur semblaient recouvrir ce foyer presque éteint, et la maigreur de sa personne accusait quelque chagrin secret : on devinait une existence incomplète, un bonheur flétri, une âme douloureusement brisée.

Son costume était celui d'une bourgeoise riche ; elle portait une de ces longues robes à manches flottantes qui étaient de mode au seizième siècle. La maison devant laquelle elle se tenait assise lui appartenait, ainsi que le vaste champ qui joignait le jardin. En ce moment, elle partageait son attention entre les jeux de son fils et les ordres qu'elle donnait à une vieille servante, lorsque tout à coup un cri de l'enfant la fit tressaillir :

—Tiens, ma mère, disait-il, tiens, le voilà !

Elle suivit la direction de son doigt, et vit un jeune garçon qui passait à l'angle de la rue.

—Et quels noms t'a-t-il donnés, mon fils ?

—Il y en a un que je n'ai pas compris, mais ce devait être une bien grosse injure ; car tous les autres m'ont tout à coup montré au doigt, et m'ont laissé là. Il m'a appelé,—il dit qu'il ne faut que répéter ce que lui a dit sa mère,—il m'a appelé méchant bâtard.

Le visage de la jeune femme devint pourpre d'indignation.

Quoi ! s'écria-t-elle, ils oseraient !...quelle indignité !

—Qu'est-ce que veut donc dire ce vilain mot-là, maman ! demanda l'enfant troublé par cette colère, Appelle-t-on ainsi les pauvres enfants qui n'ont plus de père ?

La mère serra son fils contre son sein

—Oh ! reprit-elle, c'est une infâme méchanceté ! Ces gens-là n'ont jamais vu celui que je pleure ; il n'y a que six ans qu'ils sont établis dans le village, et voilà la huitième année révolue depuis le départ de ton père, mais leur calomnie est absurde : cette église là-bas a vu célébrer notre mariage ; cette maison que j'ai reçue en dot s'est ouverte pour nous après la cérémonie. Et mon pauvre Martin a laissé ici des parents, des amis, qui ne souffriront pas qu'on insulte à l'honneur de sa femme.

—De sa veuve, interrompit une voix grave.

—Ah ! mon oncle ! s'écria la jeune femme en se retournant vers un vieillard qui sortait de la maison.

—Oui, Bertrande, reprit le nouveau venu, il faut t'habituer à cette idée. Mon neveu n'est plus de ce monde, j'en suis sûr ; autrement il n'aurait pas été assez fou pour rester si long-temps sans donner de ses nouvelles. Parti brusquement à la suite d'une querelle de ménage, dont tu n'as jamais voulu m'apprendre la cause, il n'aurait pas gardé rancune pendant huit années ; ce n'était pas là son caractère. Où est-il allé ? qu'a-t-il fait ? Nous n'en savons rien, ni toi, ni moi, ni personne, mais à coup sûr il est mort, et repose en terre sainte bien loin de nous. Dieu veuille avoir son âme !

Bertrande fit un signe de croix et pleura, la tête inclinée sur ses mains.

—Bon jour, Sanxi, dit l'oncle en tapant sur la joue de l'enfant, qui se détourna avec humeur.

L'aspect de cet homme n'avait en effet rien qui prévint en sa faveur ; les enfants sentent d'instinct ces sortes de gens, faux, cauteleux, dont le regard louche dément à leur insu les paroles mielleuses.

—Bertrande, s'écria-t-il, ton fils, indocile comme le fut autrefois son père, répond mal à mes caresses.

—Pardon, répondit la mère, l'enfant est jeune, il ne sait pas encore ce qu'il doit à l'oncle de son père ; je l'instruirai mieux ; il apprendra bientôt avec reconnaissance les soins que vous prenez pour lui conserver sa petite fortune.

— Sans doute, sans doute, dit l'oncle en s'efforçant de sourire, je vous en rendrai bon compte ; car c'est avec vous seuls que j'aurai affaire dans l'avenir. Va, ma chère, ton mari est bien mort. Bah ! si tu m'en crois, voilà bien assez de regrets pour un mauvais sujet ; n'y songeons plus.

En achevant ces mots il s'éloigna, et laissa la jeune femme livré aux plus tristes pensées.

Bertrande de Rolls, douée par la nature d'une sensibilité ardente, qu'une éducation sage avait contenue dans de justes bornes, atteignait à peine sa douzième année, lorsqu'elle épousa le jeune Martin Guerre, qui n'était guère plus âgé qu'elle. Ces sortes d'unions précoces étaient alors en usage, surtout dans les provinces du Midi. Ce qui les déterminait le plus souvent, c'étaient des considérations d'intérêt et de famille, secondées par le développement hâtif de la puberté dans certains climats. Pourtant les jeunes époux vécutent long-temps comme frère et sœur. L'âme de Bertrande, dirigée de si bonne heure vers des idées d'affectueux légitimes, s'attacha toute entière à l'être qu'on lui donnait pour compagnon de toute sa vie ; elle lui apporta toutes ses affections, toutes ses pensées ; lui seul devint le but et le centre de son existence ; et quand leur hymen fut sérieusement réalisé, la naissance d'un fils vint encore resserrer un lien fortifié d'avance par son ancienneté. Mais, bien des philosophes l'ont dit, le bonheur uniforme, qui attache de plus en plus les femmes, a souvent pour effet de détacher les hommes, et Martin Guerre l'éprouva. Vif, étourdi, impatient d'un joug qu'il avait porté de si bonne heure, curieux de voir le monde et de sentir sa liberté, il se fit un jour d'un prétexte frivole, d'une légère dispute, où Bertrande confessa depuis avoir eu les premiers torts, pour quitter la maison et le village. On le chercha vainement, on l'attendit. Bertrande passa le premier mois à guetter son retour, mais inutilement ; puis elle consacra ses jours à la prière. Le ciel resta sourd à ses vœux. Elle voulait partir aussi, courir à la recherche du fugitif ; mais le monde est grand, et aucune trace ne pouvait la guider. Que de tourmens pour ce cœur si tendre, que de regrets pour cette âme altérée d'amour, que de nuits sans sommeil, que de veilles sans repos ! Des années se passèrent, son fils grandit, et rien ne vint lui apprendre ce qu'était devenu celui qu'elle avait tant aimé. Elle parlait souvent de lui à son enfant, qui ne la comprenait pas ; elle cherchait à retrouver ses traits dans ceux du jeune Sanxi, et quoiqu'elle s'étudiait à concentrer toute son affection sur son fils, elle éprouvait qu'il y a des peines que l'amour maternel ne peut pas effacer,

des larmes qu'il ne peut arrêter ; et dévorée par l'ardeur même des sentiments qu'elle refoulait dans son cœur, la pauvre femme dépérissait lentement, entre les regrets du passé, les vains desirs du présent, et la perspective solitaire de l'avenir.

C'est en de pareilles circonstances qu'elle venait d'être offensée dans son honneur, froissée dans ses sentiments maternels, et l'oncle de son mari, qui aurait dû la défendre et la soutenir, n'avait pour elle que des paroles froides et désolantes !

Le vieux Pierre Guerre était avant tout un égoïste ; dans sa jeunesse, on l'avait accusé de pratiquer l'usure, et au fait on ne savait trop par quels moyens il s'était enrichi ; car le petit commerce d'étoffes auquel il s'adonnait ne semblait pas lui procurer de grands bénéfices. Lors de la disparition de son neveu, il était naturel qu'on lui confiât le soin de faire valoir le patrimoine de la famille, et sur-le-champ il s'occupa d'en doubler les revenus, mais sans se croire obligé d'en rendre compte à Bertrande. Aussi, quand il se persuadait que Martin ne devait plus revenir, pouvait-on lui supposer le désir de prolonger une situation dont il tirait parti.

La nuit étendait peu à peu ses voiles ; c'était à ce moment où le crépuscule confond les objets lointains et rend les formes indéceses. On touchait alors à la fin de l'automne, cette saison mélancolique, qui réveille tant d'idées sombres, et le souvenir de tant d'espérances perdues. L'enfant était rentré dans la maison. Bertrande, toujours assise devant la porte et le front penché sur sa main, songeait tristement aux dernières paroles de son oncle et revoyait en imagination le passé qu'il lui avait rappelé : les scènes de leur enfance, lorsque, mariés si jeunes l'un à l'autre, ils n'étaient encore que des compagnons de jeux, préludant par d'innocentes joies aux graves devoirs de la vie ; puis leur amour croissant peu à peu avec leurs années, jusqu'à ce que l'habitude du bonheur se fût changée pour elle en passion, pour lui, au contraire, en indifférence ; elle croyait le voir encore tel qu'il était la veille de son départ, jeune et beau, portant fièrement la tête, revênant d'une chasse pénible et allant s'asseoir au berceau de son fils ; elle se rappelait aussi avec amertume les soupçons jaloux qu'elle avait formés, la colère avec laquelle elle les avait laissés éclater, l'offense qu'elle lui avait faite, et la disparition de son mari outragé, suivie de huit ans d'absence et de deuil. Elle pleurait sur son abandon, sur le désert où s'éculait sa vie, ne voyant autour d'elle que des âmes froides ou des esprits cupides, et ne vivant que pour son enfant, pour celui qui lui retraçait au moins une

un mariage incomplète de l'époux qu'elle avait perdu. Perdu ! oui, perdu pour jamais, se disait-elle en soupirant et en levant les yeux vers ces campagnes qui l'avaient vu tant de fois, à cette même heure du jour, aux derniers feux du soleil couchant, rayonner pour le repas de famille. Bertrando parcourait d'un regard distrait les collines éloignées qui dessinaient leurs noires silhouettes sur le ciel enflammé de l'Occident ; puis elle ramena sa vue sur un petit bois d'oliviers planté à l'autre bord d'un ruisseau qui coulait au pied de sa demeure. Tout était calme ; l'approche de la nuit ramenait le silence avec l'obscurité : c'était là le spectacle que Bertrando avait tous les soirs, et quoiqu'elle eût peine à s'en détacher, elle se levait pour rentrer dans la maison, lorsqu'un mouvement qui se fit entre les arbres attira son attention : elle crut d'abord se tromper ; mais les branches craquèrent en s'écartant, et une forme humaine parut de l'autre côté du ruisseau. Bertrande eut peur : elle voulut crier ; mais l'excès même de l'émotion paralysa sa voix, comme il arrive dans un rêve effrayant. Il semblait en effet que ce fût un rêve, car malgré les ténèbres épaissies autour de cette figure indistincte, elle crut reconnaître des traits bien chers à son souvenir. Était-elle le jouet d'une hallucination ? ses rêveries ardentes l'avaient-elles exaltée à ce point ? Elle craignit d'être folle, et s'agenouilla pour prier Dieu. Mais l'illusion ne s'effaçait pas, et devant elle se tenait toujours cette ombre immobile, qui les bras croisés la contemplait.... Alors elle crut à la sorcellerie, à quelque charme du démon ; et superstitieuse comme on l'était à cette époque, elle embrassa avec ardeur un crucifix qu'elle portait sur son sein, et tomba presque évanouie. D'un bond, le fantôme franchit le ruisseau, et parut à côté d'elle.

— Bertrande !... lui dit-il d'une voix émue. Elle leva la tête, poussa un cri perçant et se trouva dans les bras de son mari.

Le soir même, tout le village fut instruit de cet événement. Les habitants se pressaient devant la porte de Bertrande ; les amis, les parents de Martin, voulurent tous le revoir après ce retour miraculeux ; ceux qui ne l'avaient jamais connu ne furent pas les derniers à témoigner leur curiosité ; si bien qu'avant de se retirer auprès de sa femme, le héros de l'aventure fut obligé de se montrer publiquement dans une grange attenante à sa demeure. Ses quatre sœurs fendirent la foule et lui sautèrent au col en sanglotant ; l'oncle averti examina son neveu avec surprise d'abord, puis il lui tendit les bras. Tous le reconnuent, et commencent par la vieille servante Marguerite, qui était entrée au service des deux époux le jour même de leur mariage ;

on observa seulement que l'âge plus mûr avait affermi ses traits, donné plus de caractère à sa physionomie et plus de développement à ses formes robustes. On remarqua aussi qu'il avait une cicatrice au sourcil droit, et qu'il boitait légèrement. C'étaient deux blessures qu'il avait reçues, dit-il, et dont il ne souffrait plus.

Martin Guerre paraissait impatient de se retirer près de sa femme et de son fils ; mais la foule assemblée exigeait un récit des événements qui s'étaient passés pendant son exil volontaire : il fut obligé de la satisfaire. L'envie de voir le monde l'avait, dit-il, saisi au milieu de son bonheur, il y avait été huit ans environs ; il n'avait pu résister à cette humeur vagabonde, et un soir il était parti à l'improviste. Un instinct bien naturel l'avait d'abord conduit dans son pays, en Biscaye, où il avait embrassé ceux de ses parents qu'il y avait laissés autrefois. Là il trouva le cardinal de Burgos, qui l'attacha à sa maison en lui promettant des profits, des honneurs à donner et à recevoir, et bon nombre d'aventures. Quelque temps après, il passa au service du frère de ce cardinal, qui, bien malgré lui, le força à le suivre à la guerre et à s'armer en partisan contre les Français ; ce fut ainsi qu'il se trouva dans les rangs espagnols à la bataille de Saint-Quentin, et qu'il reçut un terrible coup de feu qui lui traversa la jambe ; transporté dans une maison d'un village voisin, il tomba entre les mains d'un chirurgien qui voulait lui couper le membre blessé ; mais par bonheur, ce chirurgien, qui l'avait quitté un moment, ne revint plus, et le malade ayant trouvé une bonne vieille femme qui pensa sa blessure et qui le soigna nuit et jour, se rétablit heureusement en quelques semaines ; puis retourna vers le village d'Artigues, heureux de retrouver sa maison, ses biens, surtout sa femme et son enfant, et bien résolu à ne plus les quitter.

En achevant cette histoire, il donna des poignées de mains à ses voisins encore émerveillés de le voir au milieu d'eux. Il appela par leurs noms plusieurs paysans qu'il avait laissés fort jeunes, et qui, s'entendant nommer, s'avancèrent vers lui hommes faits et à peine reconnaissables, tout joyeux cependant de n'être pas oubliés. Il rendit à ses sœurs caresses pour caresses, demanda pardon à son oncle des chagrins qu'il lui avait causés dans sa jeunesse par sa mutinerie ; il lui rappela en riant les corrections qu'il avait reçues de lui, et se souvint aussi d'un moine de Saint-Augustin qui lui avait appris à lire. Bref, il parut, malgré son long voyage, avoir conservé une mémoire toute fraîche des lieux, des hommes et des choses. Les bonnes gens le comblèrent de félicitations : ce fût à qui le bénirait d'avoir eu la pensée de

revenir ; ce fut à qui rendrait témoignage du chagrin de Bertrande et de sa vertu si parfaite. On s'attendrissait, on pleurait, et on vida plusieurs bouteilles de la cave de Martin Guerre. Enfin on se sépara, avec force exclamations sur les coups imprévus du sort, et chacun se retira chez soi, ému, surpris et satisfait, sauf peut-être le vieux Pierre Guerre, qu'un mot de son neveu avait frappé d'une manière fâcheuse pour ses intérêts, et qui rêva toute la nuit aux chances de perte que lui préparait ce retour.

Il était minuit quand les époux, restés seuls, furent libres de s'abandonner à leur tendresse. Bertrande avait peine à revenir de sa stupeur ; elle ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles ; elle revoyait là, près d'elle, dans la chambre nuptiale, l'époux qu'elle avait perdu depuis huit années, celui qu'elle avait pleuré, celui que quelques heures auparavant elle avait cru mort !... Dans la révolution soudaine causée par tant de joie succédant à tant de chagrins, elle ne retrouvait plus assez d'énergie pour manifester au dehors ce qu'elle éprouvait ; ses sentiments confus pouvaient difficilement se faire jour, et son cœur ne lui fournit pas d'expressions, tant son trouble lui ôtait l'usage de la réflexion et de la parole. Lorsqu'elle commença pourtant à se calmer, lorsqu'elle vit plus clair dans son âme, elle s'étonna de ne point sentir auprès de son époux cet élan d'amour qui la veille encore allait le chercher si loin. C'était bien lui, c'étaient bien ses traits, c'était bien l'homme qu'elle avait choisi, auquel elle avait donné volontairement sa main, son cœur, sa personne, et cependant il lui semblait, en le revoyant, qu'une barrière de froid, de honte, de pudeur même, la séparait de lui. Le premier baiser qu'il lui donna ne la rendit pas heureuse ; elle rougit et fut attristée. Etrange effet d'une longue absence ! Elle ne pouvait définir quels changements le temps avait apportés dans l'aspect de cet homme : sa physiologie avait pris un caractère plus rude ; les lignes du visage, l'enveloppe extérieure, la personne physique enfin, n'étaient qu'à peine altérées ; mais l'âme semblait avoir changé de nature ; les yeux n'avaient plus le même regard. Bertrande avait reconnu son époux, et cependant elle hésitait encore. Ainsi Pénélope, après le retour d'Ulysse, attendait qu'un gage certain confirmât le témoignage de ses yeux, et il fallut, pour se faire reconnaître, que le mari absent lui rappelât des secrets dont elle seule était instruite.

Lui cependant, comme s'il se fût rendu compte des sentiments de Bertrande, comme s'il eût deviné quelque secrète défiance, employa les expressions les plus tendres et les plus affectueuses, donnant à sa chère Bertrande tous les

noms d'amitié qu'une habitude intime avait autrefois consacrés entre eux.

—Ma reine, lui dit-il, ma belle colombe, votre ressentiment ne s'effacera-t-il point à ma vue ? est-il si vif que ma soumission ne puisse l'a Joucir, et mon repentir ne trouvera-t-il pas grâce à tes yeux ? Bertrande, Berthe, et comm ? je t'appelle encore, Bertranilla !...

Elle voulut sourire, et s'arrêta étonnée ; les noms étaient bien les mêmes, mais l'inflexion de la voix était changée.

Il pressa les mains de sa femme dans les siennes.

—Les jolies mains ! reprit-il ; ont-elles conservé mon anneau ? Oui, le voilà, et à côté, l'autre bague, le saphir que je te donnai le jour de la naissance de notre Sanxi !

Bertrande ne répondit pas ; mais elle prit doucement l'enfant et le remit entre les bras de son père.

Martin prodigua les caresses à son fils, et lui parla du temps où il le portait tout petit et tout faible encore, l'élevant à la hauteur des fruits de son jardin, pour qu'il pût y atteindre et y mordre. Il se rappela qu'un jour des ronces sauvages avaient blessé cruellement le pauvre enfant à la jambe, et il s'assura, non sans attendrissement, que la marque y était encore.

Bertrande fut touchée de cette affection vive et de ces souvenirs ; elle s'en voulut à elle-même de sa réserve, et se rapprochant du père de son enfant, elle laissa tomber sa main dans celles de Martin, tandis qu'il lui parlait ainsi avec douceur :

—Mon départ t'a laissée dans l'anxiété ; je m'en repens aujourd'hui. Mais que veux-tu ! j'étais jeune, j'étais fier, et tes reproches étaient si injustes !...

—Ah ! dit-elle, tu te rappelles encore la cause de notre querelle ?

—Cette jeune Rose, notre voisine, à qui tu prétendis que je faisais la cour, parce qu'un soir tu me trouvais avec elle devant la fontaine du petit bois. Je t'expliquai que le hasard seul avait amené cette recouture ; d'ailleurs Rose n'était qu'une enfant ; tu ne voulais pas m'écouter, et dans ta colère...

—Ah ! pardon, pardon, mon ami ! interrompit-elle toute confuse...

—Dans ta colère aveugle, tu pris je ne sais quel objet qui se trouvait sous ta main, et tu me le lanças au visage. De là cette blessure, ajouta-t-il en souriant et montrant son sourcil droit, cette blessure dont je porte encore la cicatrice.

—O ciel ! s'écria Bertrande, pourras-tu jamais me pardonner ?

—Tu le vois bien ! répondit Martin en l'embrassant.

Tout émue, elle releva les cheveux de son époux, et regarda la trace que la blessure avait laissée sur son front.

—Eh mais ! dit-elle avec une surprise mêlée de crainte, cette cicatrice paraît encore toute fraîche....

—Ah ! reprit Martin avec un peu d'embarras, c'est que dernièrement elle s'était ouverte.... Mais je n'y songe plus ; n'en parlons jamais, Bertrande ; je ne veux pas d'un souvenir qui pourrait te faire craindre d'être devenue moins chère à mes yeux.

Il l'attira sur ses genoux ; elle s'en défendit doucement.

—Renvois ton fils, lui dit Martin : demain il aura des preuves de ma tendresse ; mais aujourd'hui, toi, Bertranille, toi d'abord....

L'enfant embrassa son père et sortit.

Bertrande revint se mettre à genoux près de son mari, et le regarda fixement avec un sourire mêlé d'inquiétude.

Cette attention extrême parut déplaire à Martin :

—Qu'avez-vous donc encore ? dit-il ; pourquoi m'examiner ainsi ?

—Je ne sais, mon ami ; mais pardonne, ah ! pardonne.... le bonheur de te revoir était si imprévu ! il me semble que c'est un rêve, je ne puis m'y accoutumer si vite ; laisse-moi quelque temps pour me recueillir ; souffre que je passe cette nuit en prières ! C'est à Dieu que je dois d'abord offrir ma joie et ma reconnaissance.

—Non, interrompit l'époux en passant ses bras autour du beau cou de Bertrande et en caressant ses longs cheveux ; non, c'est à moi que sont dues tes premières pensées : après tant de fatigues, mon repos, c'est ta vue ; mon bonheur, après tant d'épreuves, c'est ton amour ! Voilà l'espoir qui soutenait mes forces, et j'ai hâte de m'assurer, moi aussi, que ce n'est point une illusion.

Et il voulut la relever.

—Oh ! murmura-t-elle, je t'en prie, laisse-moi.

—Quoi donc ! s'écria-t-il avec quelque colère, est-ce ainsi que vous m'aimez, Bertrande ? est-ce ainsi que vous me conservez votre foi ? Ne dois-je pas douter plutôt du témoignage de vos amis ? ne dois-je pas craindre que l'indifférence ou même quelque autre sentiment ?....

—Oh ! Monsieur, vous me faites injure, dit la jeune femme en se relevant.

Il la saisit dans ses bras.

—Non, non, je ne croirai rien qui puisse t'offenser, ma belle reine, et j'ai confiance dans ta foi, comme jadis, tu le sais, lors de mon premier voyage, quand tu m'écrivais ces lettres si tendres que j'ai toujours conservées depuis. Les voilà.

En disant ces mots, il tira quelques papiers sur lesquels Bertrande put reconnaître son écriture.

—Oui, poursuivit-il, je les ai lues et relues. Vois, tu me parlais alors de ton amour et des chagrins de l'absence.... Maintenant pourquoi ce trouble et cette espèce d'effroi ? Te voilà toute tremblante, comme ce jour où je te reçus des mains de ton père.... C'était ici, dans cette chambre.... Restée seule avec moi, tu me conjurais aussi de m'éloigner, de te laisser passer la nuit en prières.... mais j'insistai, tu te le rappelles, je te pressai sur mon cœur comme à présent.

—Oh ! murmura-t-elle faiblement, de grâce...

Mais ses paroles furent étouffées par un baiser. Le souvenir du passé, le bonheur présent reprirent tout leur empire, les craintes chimériques disparurent.

Le lendemain fut un jour de fête pour tout le village d'Artigues. Martin alla rendre visite à tous ceux qu'il avait reçus la veille ; ce furent des reconnaissances et des embrassades sans fin. Les jeunes gens se rappelaient qu'il les avait fait jouer étant petits ; les vieillards, qu'ils avaient assisté à ses fiançailles lorsqu'il n'avait que douze ans. Les femmes se souvenaient d'avoir porté envie à Bertrande ; et, parmi elles, la plus jolie de toutes, la fille de maître Marcel l'apothicaire, Rose, qui avait excité tant de jalousie dans le cœur de la pauvre femme, Rose savait bien que cette jalousie n'était pas tout-à-fait injuste ; car Martin lui avait adressé ses hommages, et elle ne le revit pas sans quelque trouble ; car maintenant, mariée à un riche bourgeois, vieux, laid et jaloux, elle comparait, en soupirant, son triste sort à celui de son heureuse voisine. De leur côté, les sœurs de Martin le retinrent chez elles, et lui parlèrent des joies de leur enfance, de leur père et de leur mère, morts tous deux et Biscaye. Martin essuya les larmes que leur arrachaient ces souvenirs du passé, et il ne fut plus question que de se réjouir. Des repas furent donnés et rendus ; Martin réunit à sa table ses parents et ses anciens amis ; la gaieté la plus franche y régna. On remarqua seulement

que le héros de ces fêtes bachiques s'abstenait de boire du vin ; on lui en fit des reproches : il répondit que, depuis les blessures qu'il avait reçues, le soin de sa santé lui défendait tout excès. Il fallut bien admettre cette excuse ; et ce qui résulta des précautions prises par Martin, c'est qu'il conservait toute sa tête et tout son sang-froid, tandis que les autres s'abandonnaient aux folles inspirations de l'ivresse.

— Ah ! s'écria l'un des convives, qui avait étudié dans les livres de médecine, Martin a raison de craindre les boissons spiritueuses : les blessures les mieux cicatrisées peuvent se rouvrir et s'enflammer par suite de l'intempérance ; quant aux gens qui ont des plaies récentes, le vin leur sert de poison mortel : on a vu sur le champ de bataille des blessés mourir en deux heures pour avoir avalé quelques gouttes d'eau-de-vie.

Martin Guerre pâlit et entama une conversation avec la belle Rose, sa voisine. Bertrande s'en aperçut, mais elle ne témoigna aucune inquiétude : elle avait été trop punie de ses premiers soupçons pour se livrer encore à la jalousie ; d'ailleurs, son mari lui montrait tant d'amour, qu'elle devait être bien rassurée.

Les premiers temps passés, Martin Guerre songea à mettre ordre à ses affaires. Sa fortune était un peu compromise par sa longue absence : un voyage à Biscaye était nécessaire pour qu'il rentrât dans les biens qui devaient lui appartenir, et sur lesquels la justice avait déjà mis la main. Il lui fallut plusieurs mois pour obtenir, moyennant quelques sacrifices bien placés, que la chicane lui rendit les champs et la maison de son père. Quand il eut réussi, il revint à Artigues et se disposa également à rentrer en possession des biens de sa femme, et ce fut à ce sujet qu'un matin, onze mois environ après son retour, il vint trouver son oncle Pierre.

Celui-ci s'attendait à cette visite ; il fut très poli : il fit asseoir Martin, l'accabla de compliments, tout en le regardant avec attention pour sonder ses pensées, et il fronça le sourcil en découvrant que son neveu était venu avec une détermination bien arrêtée. Martin fut le premier à rompre le silence.

— Mon oncle, dit-il, je viens vous remercier de son que vous avez pris en mon absence des biens de ma pauvre femme ; elle n'aurait jamais pu les faire valoir par elle-même. Vous en avez touché les revenus pour les conserver à la famille : c'était d'un bon parent ; je n'attendais pas moins de votre affection. Me voilà de retour et libre de toute autre affaire ; maintenant comptons, s'il vous plaît.

L'autre toussa et raffermi sa voix avant de ré-

pandre ; puis il dit avec lenteur, en assurant ses paroles :

— Tout est compté, mon cher neveu : grâce au ciel que je ne vous dois rien.

— Comment ! s'écria Martin stupéfait, ces revenus...

— Ces revenus ont été bien et dûment employés à l'entretien de votre femme et de votre enfant.

— Quoi ! mille livres pour cet usage ! et Bertrande vivait seule, si simple, si retirée ! Allons, ce n'est pas possible !

— Le surplus, reprit l'oncle avec impassibilité, le surplus a servi à payer les frais des semences et des récoltes.

— Quand le labeur des gens de campagne est à si bas prix !

— Voici ma note, dit Pierre.

— Et cette note est un mensonge ! s'écria le mari de Bertrande.

Pierre crut convenable de paraître offensé et de se mettre en colère ; l'autre, déjà exaspéré par cette mauvaise foi évidente, le prit sur un ton encore plus haut. Il parla de faire un procès ; Pierre menaça de chasser l'insolent qui venait le braver dans sa maison, et, joignant le geste à la parole, il le prit par le bras pour le faire sortir ; Martin, furieux, leva la main sur lui.

— Sur ton oncle, malheureux !

Martin s'arrêta ; mais en sortant il murmura quelques reproches mêlés d'injures, parmi lesquels Pierre distingua ces mots ;

— Vous êtes un faussaire !

— Voilà un nom dont je me souviendrai ! s'écria le vieillard vindicatif en fermant sa porte avec violence.

Le procès fut intenté par Martin Guerre par devant le juge de Rieux ; quelque temps après, il intervint une sentence qui, statuant sur les comptes présentés par Pierre, les déclara inexacts et condamna l'administrateur infidèle à payer à son neveu quatre cents livres par chaque année. Le jour où cette somme fut arrachée à son coffre-fort, l'ancien usurier laissa échapper un cri de vengeance ; mais jusqu'à ce qu'il pût satisfaire sa haine, il fallut la dissimuler, et répondre par un sourire amical aux avances de rapprochement qui lui furent faites. Ce fut six mois après, et à l'occasion d'un événement heureux, que Martin remit le pied dans la maison de son oncle. Les cloches célébraient la naissance d'un enfant : il y avait fête au logis de Bertrande ; tous les amis, réunis sur le seuil de la demeure de l'accouchée, n'attendaient plus que la présence du parrain pour mener le nouveau-né à l'église, et des cris de joie s'élevèrent de toutes parts, lorsque le vieux Pierre, conduit par Martin, s'avança, un bouquet au côté, et prit la

main de Rose, sa jolie commère. Bertrande se réjouit de cette réconciliation, et s'abandonna à dix idées les plus riantes. Elle se trouvait si heureuse ! elle était bien dédommée de ses longs ennuis ; ses regrets étaient apaisés, ses souhaits les plus ardents étaient exaucés ; l'intervalle qui séparait son ancien bonheur de son bonheur présent s'effaçait à ses yeux, comme si la chaîne n'eût jamais été rompue. Elle aimait son mari, plus peut-être qu'elle ne l'avait jamais aimé : il se montrait plein d'affection pour elle, et elle se sentait pleine de reconnaissance. Enfin, elle ne se souvenait de ses chagrins que pour mieux goûter par la comparaison la joie nouvelle que le ciel lui avait envoyée. Le passé pour elle était sans ombre, l'avenir sans nuage, et la naissance d'une fille, en resserrant encore le lien qui l'unissait à son époux, s'offrait à elle comme un nouveau gage de félicité. Pauvre femme ! l'horizon qui lui semblait si pur, allait s'assombrir de nouveau.

Le soir même de la cérémonie du baptême, une bande de musiciens et de jongleurs traversa fort à propos le village. Les gens de la fête leur firent quelques libéralités. Pierre en interrogea quelques-uns, le chef de la troupe était Espagnol. Pierre le fit aussitôt entrer chez lui ; on remarqua qu'il resta enfermé avec cet homme, qui s'éloigna ensuite muni d'une bourse assez bien garnie. Deux jours après, Pierre annonça à sa famille qu'une affaire de commerce l'appelait en Picardie auprès d'un de ses anciens associés, et partit en effet pour s'y rendre, promettant d'être bientôt de retour.

Ce fut un jour terrible pour Bertrande que celui où elle revit cet homme. Elle était seule auprès du berceau de son plus jeune enfant, ne songeant qu'à épier l'instant du réveil, lorsque la porte s'ouvrit et que Pierre parut. Dès que Bertrande l'eut envisagé, elle recula par l'effet d'une crainte instinctive ; car la physionomie du vieillard avait quelque chose à la fois de méchant et de joyeux : c'était l'expression de la haine satisfaite, c'était la rage unie au triomphe ; son sourire faisait peur. Elle n'osa l'interroger d'abord, et lui fit signe de prendre un siège ; mais il marcha droit à elle, et, levant la tête, il lui dit d'une voix forte :

— A genoux, Madame ! et demandez pardon à Dieu !

La jeune femme le regarda fixement

— Pierre, êtes-vous insensé ?

— Vous devez savoir si j'ai ma raison.

— Demander pardon, moi ! et de quelle faute au nom du ciel ?

— Du crime dont vous êtes la complice.

— Un crime ! expliquez-vous.

— Oui, reprit Pierre avec un ton d'ironie, une femme se croit innocente lorsqu'elle a dérobé le pêché à tous les yeux ; elle pense que la vérité n'éclatera jamais, et sa conscience s'endort dans l'oubli de ses fautes. En voici une qui croyait les siennes bien cachées ; le hasard la favorisait : un mari absent, mort peut-être ; puis un autre homme si semblable de taille, de visage et de manières, si bien dressé à son rôle, que tout le monde devait s'y méprendre ! Qu'y a-t-il d'étrange à ce que cette femme s'y laisse volontiers tromper aussi, faible, sensible, ennuagée du veuvage ?...

Bertrande écoutait sans comprendre ; elle voulut interrompre Pierre, il continua :

— Elle pouvait, sans rougir aux yeux du monde, accueillir cet étranger, lui accorder le nom de son mari, lui en donner les droits ; elle pouvait se dire fidèle en étant coupable, paraître constante dans son changement même, et concilier à la fois sous le voile du mystère, son honneur, ses devoirs et... son amour peut-être.

— Mais que voulez-vous dire ? s'écria la jeune femme en joignant les mains avec anxiété.

— Que vous favorisez l'imposture d'un homme qui ne fut jamais votre mari.

Frapnée d'une commotion violente, Bertrande chancela et se retint au meuble le plus voisin ; puis reprenant des forces contre une attaque si étrange, elle s'avança vers le vieillard :

— Qui ? lui, mon mari, votre neveu, un imposteur !

— Ne le saviez-vous pas ?

— Moi !

A ce cri, qui partit de l'âme, Pierre vit bien qu'elle n'était pas instruite et qu'il lui avait porté un coup imprévu ; il reprit alors avec plus de calme :

— Quoi ! vous aussi Bertande, il vous aurait trompée ?

— Ah ! Pierre, vos paroles me font mourir ! vous me torturez à plaisir ! Plus d'obscurité ! plus de mystères ! que supposez-vous ? que savez-vous ? dites-le ouvertement !

— Vous aurez du courage ?

— J'en aurai, dit la pauvre femme toute tremblante.

— Dieu m'est témoin que j'aurais voulu vous cacher la vérité ; mais il faut vous l'apprendre, ne fût-ce que pour sauver votre âme engagée dans un piège affreux... il en est temps encore, si vous suivez mes conseils. Écoutez-moi : l'homme avec qui vous vivez, celui qui a pris le nom de votre mari, ce prétendu Martin Guerre enfin, n'est qu'un fourbe, un faussaire...

— Qu'osez-vous dire ?

— Ce que j'ai découvert. Oui, j'avais un

soupçon vague, un pressentiment inquiet ; malgré le prodige d'une ressemblance trappante, j'hésitais involontairement, j'avais peine à retrouver en lui le sang de ma sœur ; et le jour où il osa lever la main sur moi... ah ! ce jour-là je le condamnai dans mon âme... Le hasard s'est chargé de me justifier. Un vagabond espagnol, un ancien partisan qui passa un soir dans ce village, s'était trouvé de sa personne à la bataille de Saint-Quentin ; il y avait vu Martin Guerre grièvement blessé à la jambe d'un coup d'arquebus. Après l'action, blessé lui-même, il s'était rendu dans un village voisin, et là il avait entendu le chirurgien déclarer à haute voix que le malheureux couché dans la chambre voisine devait subir l'amputation, et que probablement il n'y survivrait pas. La porte s'ouvrit, il vit le blessé, et reconnut Martin Guerre. Voilà ce que m'apprit l'Espagnol. Guidé par ces renseignements, je prétextai une affaire, je me rendis dans le village qu'il m'avait indiqué, j'interrogeai ceux des habitants qui pouvaient conserver d'anciens souvenirs, et voici ce que j'appris :

— Eh bien ? demanda Bertrande, pâle et haletante d'angoisse.

— Eh bien ! la jambe du blessé avait été coupée.

— Ciel !

— Et suivant les pronostics du chirurgien, il était mort, disait-on, quelques heures après, car on ne l'avait jamais revu.

Sous le coup d'une telle révélation, Bertrande resta quelques instants anéantie ; mais, repoussant bientôt ces terribles idées :

— Non, oh ! non, s'écria-t-elle, c'est impossible ; c'est une fable inventée pour le perdre, pour nous perdre tous.

— Quoi ! vous ne me croyez pas ?

— Non, jamais !

— Ah ! dites plutôt que vous feignez de ne pas me croire : la vérité est entrée dans votre âme, mais vous voulez encore la repousser. Songez, vous dis-je, à votre salut éternel.

— Malheureux ! taisez-vous. Non, Dieu n'aurait pas voulu m'éprouver ainsi ! Quelle preuve, quel indice à l'appui de vos paroles ?

— Les témoignages dont je vous ai parlé.

— Pas d'autres ?

— Non, pas d'autres encore.

— Belles preuves, en effet ! le récit d'un vagabond qui aura flatté votre haine pour tirer de vous quelque argent, les rumeurs d'un village, des souvenirs de dix années, et enfin votre parole, à vous que la vengeance seule fait agir, à vous qui avez juré de lui faire payer cher les mécomptes de votre cupidité, et dont toutes les passions sont acharnées ! Non, Pierre, non, je ne vous crois pas, je ne vous croirai jamais !

— D'autres seront moins incrédules peut-être et si j'accuse tout haut l'imposteur...

— Je vous démentirai.

Et s'avançant avec énergie, l'œil brillant d'une sainte colère.

— Sortez de cette maison, sortez ! ajouta-t-elle ; car l'imposteur...c'est vous !

— Ah ! je saurai bien vous convaincre tous, et vous faire tout avouer ! s'écria le vieillard furieux.

Il sortit ; et Bertrande, accablée, se laissa tomber sur un siège.

Que se passait-il dans l'âme de cette pauvre femme ? Toute la force qui l'avait soutenue contre Pierre l'abandonna dès qu'elle se trouva seule, malgré la résistance qu'elle opposait au soupçon, une lueur affreuse, celle du doute, pénétra dans son cœur et remplaça ce pur flambeau de confiance qui l'avait guidée jusqu'alors ; et ce doute, hélas ! s'attaqua en même temps à son honneur et à son amour ; car elle aimait de toute l'affection tendre d'une femme. De même que le poison une fois pris se glisse peu à peu et circule sourdement dans toutes les veines, corrompant le sang, et s'infiltrant dans les sources de la vie, jusqu'à ce qu'éclate enfin la désorganisation totale du corps humain, ainsi le soupçon, cet autre poison mortel, étendait ses ravages dans cette âme qui l'avait reçu. Bertrande se rappela avec effroi la première impression qu'elle avait ressentie en revoyant Martin Guerre, ses répugnances secrètes et involontaires, son étonnement en ne trouvant point en elle de sympathie pour l'époux qu'elle avait si ardemment regretté. Elle se souvint aussi, comme si elle s'en apercevait pour la première fois, que Martin, autrefois étourdi, vif et emporté, paraissait maintenant réfléchi et maître de lui. Elle avait attribué ce changement de caractère au développement de l'âge ; mais elle frémissait à l'idée d'une autre cause. Quelques autres circonstances éparées se présentèrent encore à son esprit : c'étaient des oublis, des distractions de son mari dans des détails presque insignifiants ; ainsi il lui était arrivé souvent de ne point répondre au nom de Martin, ou de se tromper de chemin en allant à un ermitage autrefois bien connu des deux époux, ou de ne pas savoir répondre quand elle lui adressait quelques mots en langue basque ; c'était de lui pourtant qu'elle avait appris le peu qu'elle en savait. En outre, il n'avait jamais, depuis son retour, voulu écrire devant elle : craignait-il qu'on ne remarquât quelque différence entre son écriture d'alors et celle d'autrefois ? Tous ces faits, auxquels elle avait prêté peu d'attention, acquièrent de leur rapprochement une impoante affrayante. Un trouble affreux s'empara de Bertrande. Devait-elle rester dans cette incertitude, ou chercher une lumière qu

achèverait peut-être sa perte ? Et comment s'assurer de la vérité ? en interrogeant le coupable ? en surprenant sa confusion ? en épiant sa pâleur ? en lui arrachant un aveu ? Mais depuis deux ans cet homme avait vécu avec elle, il était le père de son enfant ; elle ne pouvait l'avilir sans s'avilir elle-même ; l'explication une fois abordée, elle ne pouvait le punir sans se perdre elle-même, ni lui pardonner sans rougir. Lui reprocher son imposture pour se taire ensuite et lui garder le secret, c'était détruire à plaisir la paix de toute sa vie ; faire un éclat et appeler le châtement sur la tête du faussaire, c'était attirer le déshonneur sur la sienne et sur celle de sa fille. La nuit la surprit dans ces affreuses perplexités ; trop faible pour y résister, elle sentit un frisson glacial s'emparer d'elle ; elle se mit au lit ; une fièvre violente se déclara, et pendant plusieurs jours elle fut entre la vie et la mort. Pendant cette maladie, Martin Guerre lui prodigua les soins les plus empressés. Elle en fut vivement touchée, ayant une de ces âmes ardentes qui ressentent le bienfait aussi fortement que l'injure. Quand elle fut un peu remise, et que la raison commença à lui revenir, elle se souvint confusément de tout ce qui s'était passé ; il lui sembla avoir fait un rêve, un rêve horrible. Elle s'informa si Pierre était venu la voir ; Pierre n'avait pas paru dans la maison. Cette conduite de son oncle ne pouvait s'expliquer que par la scène qui avait eu lieu ; alors elle se rappela tout : l'accusation portée par Pierre Guerre, ses propres observations qui l'avaient confirmée, enfin toutes ses douleurs, toutes ses angoisses. Elle s'informa des rumeurs du village, Pierre n'avait pas parlé. Pourquoi ? Avait-il reconnu que ses soupçons étaient injustes ? ou plutôt attendait-il d'autres preuves ? Elle retomba elle-même dans sa cruelle incertitude ; avant de croire au crime ou à l'innocence de Martin, elle résolut de l'observer encore.

Cependant, comment supposer que Dieu eût créé deux visages si semblables, deux êtres en tout si pareils, et que il les eût jetés ensemble dans le monde et sur la même route en quelque sorte, pour abuser et perdre une malheureuse femme ? Une terrible idée lui vint, une idée qui devait se présenter la première dans ce siècle de superstition, c'est que l'ennemi du genre humain, avait pu revêtir la forme humaine et paraître sous les traits d'un mort pour gagner à l'enfer une âme de plus. Sa tête s'exalta sur cette idée ; elle courut à l'église, paya des messes et pria avec ferveur. Elle s'attendait d'un jour à l'autre à voir le démon sortir du corps qu'il avait animé ; ses offrandes, ses prières furent inutiles. Mais le ciel lui envoya une inspiration qu'elle s'étonna de n'avoir pas eue plus tôt. Si c'est le tentateur, se dit-elle, qui a pris la forme de mon époux bien aimé,

comme son pouvoir est sans bornes dans l'empire du mal, il en a revêtu la figure exacte, et aucune différence ne doit se manifester, si légère qu'elle puisse être ; mais, au contraire, si ce n'est qu'un homme qui lui ressemble, Dieu les aura distingués par quelques marques.

Elle se souvenait alors, et si ce souvenir lui avait échappé, c'est qu'avant l'accusation de Pierre elle était demeurée sans défiance, et que depuis cette accusation le désordre de ses idées et la maladie lui avaient presque ôté l'usage de sa raison ; elle se souvint, disons-nous, que son mari avait derrière l'épaule gauche, presque à la naissance du cou, un de ces petits signes presque imperceptibles dont la marque ne s'efface jamais. Mais Martin portait les cheveux très longs, il était difficile de vérifier l'existence de cet indice. Une nuit, pendant qu'il dormait, Bertrande coupa une mèche de ses cheveux à l'endroit où le signe devait être... le signe n'y était pas.

Convaincue enfin de l'imposture, Bertrande eut un moment d'angoisses indicibles. Cet homme que pendant deux ans elle avait respecté et chéri, qu'elle avait reçu dans ses bras comme un époux vivement regretté, c'était un fourbe, un infâme ! .. elle était criminelle sans l'avoir su, sans l'avoir voulu ! .. Sa fille était née d'un commerce illégitime, et le ciel avait dû maudire cette union sacrilège . . Pour comble de malheur, elle portait dans son sein un autre fruit de cette union. La malheureuse voulut mourir ; mais la religion et l'amour de ses enfants la retinrent. Agenouillée devant le berceau de son fils et sa fille, elle demanda pardon au père de l'un pour le père de l'autre. Elle ne pouvait se décider à proclamer elle-même leur infamie.

— Oh ! dit-elle, toi qui n'es plus, et que j'ai aimé, tu sais si un sentiment coupable était jamais entré dans mon âme ! Quand je vis cet homme, je crus te revoir ; quand je fus heureuse je crus te devoir mon bonheur ; c'était encore toi que j'aimais en lui ; et tu n'exiges pas sans doute que, par un éclat funeste, j'attire la honte et le scandale sur mes enfants et sur leur mère !

Elle se releva plus calme ; il lui sembla qu'une inspiration céleste venait de lui tracer son devoir. Se taire et souffrir, telle fut la vie qu'elle adopta, vie d'abnégation et de sacrifices, qu'elle offrit à Dieu comme une expiation de sa faute involontaire. Mais qui peut comprendre les bizarreries du cœur ? Cet homme dont elle aurait dû avoir horreur, cet homme qui l'avait entraînée dans la complicité d'un crime, ce faussaire dévoilé qu'elle aurait dû ne voir qu'avec mépris... elle l'aimait ! .. Une longue habitude, l'autorité qu'il avait prise sur elle, l'amour qu'il lui avait témoigné, enfin mille sympathies dont le cœur seul a le se-

cret, avaient exercé sur cette femme une telle influence, qu'au lieu de l'accuser et de le maudire, elle lui cherchait une excuse dans l'excès d'une passion à laquelle il avait obéi sans doute lorsqu'il usurpait le nom d'un autre. Enfin elle craignait encore plus le châtement pour lui que le scandale pour elle; et quoique bien résolu à ne plus lui céder des droits achetés par un crime, elle tremblait à l'idée de perdre son cœur. Voilà surtout ce qui la décida à renfermer sa découverte dans un silence éternel: un mot, un seul mot qui aurait laissé voir qu'elle était instruite, aurait élevé entre elle et lui une insurmontable barrière.

Cependant elle ne put tellement se contraindre que son chagrin ne parût au dehors. Elle versait en secret d'abondantes larmes dont ses yeux gardaient la trace; plusieurs fois Martin lui demanda la cause de sa tristesse: elle affectait de sourire en s'excusant; mais ensuite elle redevenait sombre et pensive, Martin attribua cette humeur noire à des caprices; il s'aperçut que Bertrande perdait sa fraîcheur, que ses joues se creusaient, et il crut voir dans ce déclin de sa beauté les ravages précoces du temps. L'ingrat devint alors moins empressé près d'elle, ses absences furent plus longues et plus fréquentes; il laissa éclater son impatience et son ennui de se voir observé; car elle attachait sans cesse ses regards sur lui, et remarquait avec douleur ce changement et cette froideur. Ainsi, la pauvre femme, qui avait tout sacrifié pour conserver au moins l'amour de cet homme, voyait peu à peu cet amour lui échapper.

Un autre l'observait aussi: Pierre Guerre qui, depuis la tentative qu'il avait hasardée auprès de Bertrande, n'avait sans doute recueilli aucun indice nouveau, Pierre Guerre n'osait faire éclater ses soupçons sans les appuyer par une preuve positive; aussi ne perdait-il aucune occasion d'examiner toutes les démarches de son prétendu neveu, espérant que le hasard l'amènerait sur la trace de quelque découverte. Il devinait d'ailleurs, à la mélancolie de Bertrande, que celle-ci avait acquis une certitude fatale et qu'elle était décidée à la dissimuler.

Martin était alors en marché pour vendre une partie de son héritage; cette affaire nécessitait de fréquentes entrevues avec des gens de loi de la ville voisine; deux fois par semaine il se rendait à Ricux, et, pour moins de fatigue, il partait à cheval vers les sept heures du soir, couchait à la ville et ne revenait que le lendemain dans l'après-midi. Ces habitudes avaient été remarquées par son ennemi; celui-ci ne tarda pas à se convaincre qu'une partie des heures employées en apparence à ce voyage avait une autre destination.

[A CONTINUER.]

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour *le Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car *le Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou recevoir les sommes entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de **DEUX PIASTRES** par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de **quatre chelins** par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.